

Fausta

de Claudia Llosa
avec Efraín Solís, Magaly Solier, Susi Sánchez...

Fiction | Pérou | 2009 | 1h33 | VO
Sortie : 17 juin 2009

Fausta souffre d'une maladie, « le lait de la douleur ». Cette maladie n'est pas due à des microbes et touche non seulement des femmes qui ont été maltraitées ou violées à l'époque des années de terreur au Pérou, de 1980 à 2000, mais aussi leur progéniture. Lorsque la mère de Fausta décède, la jeune femme se retrouve seule et conserve le mal héréditaire dans sa chair. Elle va plus loin : pour tenir à distance ceux qui en voudraient à son corps, elle a introduit dans son vagin une pomme de terre qui joue le rôle d'un bouclier. Mais, désormais livrée à elle-même, Fausta est bien obligée d'affronter le monde.



Avec Fausta, la réalisatrice italo-péruvienne Claudia Llosa nous livre une oeuvre bouleversante dont on ne ressort pas indemne. Loin des minauderies géopolitiques qui accaparent une bonne partie des réalisations des pays d'Amérique du Sud, Fausta se présente comme un drame intimiste emprunt d'un lyrisme macabre pour le moins déroutant, récompensé par de nombreux prix, dont l'Ours d'Or 2009.

Fausta donne son nom à la belle Péruvienne Magaly Solier, une jeune femme qui vit au quotidien dans un mal-être nommé "La Teta Asustada" pouvant se traduire par "le lait de la douleur". Cela fait référence à une période parmi les plus sombres de l'histoire du Pérou située entre les années 70 et 90 : des milliers de femmes ont subi la violence de la

guerre et celles des soldats qui abusèrent d'elles. Un traumatisme gravé au plus profond de leur chair dont la tante de Fausta fut l'un des victimes. Sans le savoir, elle a transmis ce trauma à sa pauvre nièce. Même si Fausta n'a jamais eu la moindre agression sexuelle, elle s'en protège au point de se mettre une pomme de terre dans le vagin pour bloquer toute tentative de pénétration d'un éventuel violeur. Une situation extrême qui s'aggrave lorsque le légume se met à germer, mettant en danger sa propre vie.

"La Teta Asustada" est un héritage traumatique encore très présent au Pérou dont témoigne avec justesse et attention la réalisatrice Claudia Llosa. Elle construit la dramaturgie de son film sans jamais tomber dans le misérabilisme ni la complaisance, embrassant son sujet avec honnêteté, respect et clairvoyance. Elle réussit à aborder la dimension sociale, psychologique et historique de ce drame collectif jouant sur la suggestion et le non-dit. Le personnage de Fausta est partagé entre la mélancolie et le repli sur soi d'une part, et le désir de faire le deuil et l'ouverture sur le monde d'autre part. Le passage de l'un à l'autre reste une expérience douloureuse. Dans ce dessein, elle doit affronter ses peurs, elle doit réussir à mettre des mots sur les maux qui meurtrissent son esprit.

Par extrapolation, Fausta témoigne d'une nécessité pour le Pérou de regarder en face les drames de son passé, de combler la lacune qui subsiste dans la mémoire collective du pays et de ses habitants. Avec ce film, Claudia Llosa n'a pas cherché à travailler la représentation du trauma, mais s'est interrogée sur la manière de le rendre transmissible. Ainsi, la réalisatrice conjure le travail de la mélancolie, en opérant à la fois un travail du souvenir et un travail du deuil. Elle veut qu'émerge un souvenir actif qui permettrait de faire ressurgir les éléments refoulés pour qu'ils s'inscrivent à nouveau dans la mémoire et dans l'histoire du pays.



Révéillé à la presse jeudi matin, La Teta asustada (littéralement : la mamelle effrayée), deuxième long métrage de la Péruvienne Claudia Llosa, a fait soudainement souffler le vent de la liberté, du talent et de la beauté.

La trame est légère, le propos grave, l'inspiration magique. Tout commence par la mort d'une vieille femme chantant une chanson d'une atroce beauté : celle des femmes indiennes violées durant les violences qui opposèrent le gouvernement péruvien aux révolutionnaires du Sentier lumineux.

Les exactions perpétrées de part et d'autre, de 1980 à 2000, firent 70 000 morts au Pérou, touchant principalement les indigènes. Cette toile de fond, familière à chaque Péruvien, le film s'en dégage aussitôt pour mieux en suivre les effets à travers son personnage principal, Fausta, la fille de la mourante.

Jeune et belle, celle-ci est atteinte du mal que les indigènes ont baptisé par le nom qui donne son titre au film, et qui frappe les enfants allaités par des mères ayant subi dans leur chair la violence de ces terribles années.

Fausta, interprétée par la délicate et sublime Magaly Solier, [vit] dans un quartier misérable, en faisant des ménages chez une riche bourgeoise de la ville, concertiste réputée qui lui vole ses chansons et son âme. Sujette aux évanouissements incessants, terrifiée par la vie et par les hommes, cette beauté farouche développe aussi dans son utérus des excroissances qui évoquent des tubercules de pomme de terre.

Sans aller plus avant dans la description de l'histoire, on tient ici ce que ce film a de plus précieux : sa manière de mélanger le grotesque au tragique, la beauté à la cruauté, la poésie à l'obscénité. Entre le cadavre pourrissant de la mère et la joyeuse industrie du mariage qui sert de gagne-pain à la famille de Fausta, autant dire qu'on navigue ici, à la fois médusés et éblouis, en pleine monstruosité latino-américaine.

Claudia Llosa, la réalisatrice, née en 1976 à Lima, est la nièce de l'écrivain Mario Vargas

Llosa, et a connu un beau succès d'estime avec son précédent film, Madeinusa, distribué en France en 2006.

Il faut impérativement retenir son nom, et inscrire désormais grâce à elle le Pérou sur la liste florissante de ce jeune cinéma d'Amérique latine qui se confronte, de film en film, à la question de l'aliénation.

Jacques Mandelbaum LeMonde

La Teta Asustada : tout sur ma mère et bien plus ...

Alors que le Festival de Berlin approche de sa fin, le film merveilleux qu'attendaient les festivaliers cette année en compétition est arrivé, via l'Espagne, du Pérou (c'est d'ailleurs le premier titre péruvien jamais choisi en compétition). La Teta Asustada, de Claudia Llosa, est un film beau, riche, captivant, complètement maîtrisé, auquel on serait bien en peine de trouver des défauts et qui émeut profondément mais avec tant de sobriété qu'il ne laisse pas de place aux larmes de crocodile.

Le titre original très imagé ("la teta asustada" signifie "le sein apeuré") renvoie au nom que le peuple péruvien donne à une maladie née pendant la guerre de la terreur chez les femmes violées et qui se transmettrait par le lait maternel. Fausta (interprétée par la très belle Magaly Solier, qui a aussi composé les chansons par lesquelles son personnage s'exprime souvent) l'a héritée de sa mère Perpetua la bien nommée, qui meurt dès la première scène. En attendant de réunir l'argent des funérailles, la fragile Fausta (si craintive que ses rapports avec les autres sont d'une subtilité et d'une délicatesse absolues et qu'elle a enfoui comme une tumeur une pomme de terre dans son corps pour en bloquer l'entrée à d'éventuels violeurs) apprend lentement à ne plus avoir peur et honte.

Ce film coloré qui commence par un décès est en fait un hymne à la vie où on assiste à plusieurs exubérantes noces. D'ailleurs, dans cette culture tout s'épouse : vie et mort même cohabitent (comme sont superposés robe de mariée et linceul sur et sous le lit) et la mort, avec ses petits vers, est rattachée à la fertilité.

Ce cycle va de pair avec la notion de transmission sur laquelle repose l'intrigue. Comme la pomme de terre ("qui renvoie aux racines et dans le même temps produit des germes qui prennent la direction de l'avenir", a souligné Llosa), Lima vit entre traditions et langue quechua d'une part et modernité de l'autre sans contradiction.

Avec tous ses personnages, l'inventivité de ses détails qui prennent souvent la valeur de symboles (comme la tombe creusée qui devient une joyeuse piscine), la subtilité du portrait qu'il fait d'une culture où les contraires comme les familles cohabitent harmonieusement et se protègent les uns les autres, sa musique, sa photographie, La Teta Asustada est une véritable boîte à trésors basée sur une "barbarie d'informations" (a plaisanté Llosa) soigneusement recherchées qui a déjà séduit le World Cinema Fund de Berlin dès le stade du scénario. Dans l'esprit du film, peut-être la Berlinale bouclera-t-elle la boucle avec une nouvelle récompense.

Bénédicte Prot Cineuropa



Cinémateur

Les films suivants :

du 8 au 13 juillet 09



Entreintes brisées de Pedro Almodovar avec Penélope Cruz, Lluís Homar...

«C'est une déclaration personnelle, ma déclaration d'amour au cinéma», voilà en exergue la volonté affichée de Pedro Almodóvar pour ces Entreintes brisées, un grand mélo sur fond de polar, hommage presque évident au cinéma de Douglas Sirk, Roberto Rossellini et Alfred Hitchcock. Une histoire d'amour tragique entre un réalisateur (Lluís Homar) et une actrice débutante, Lena (Penélope Cruz), maîtresse d'un riche homme d'affaires.



L'aube du monde de Abbas Fahdel

Mastur et Zahra ont grandi dans le sud de l'Irak, entre le Tigre et l'Euphrate. Juste après leur mariage, la Guerre du Golfe éclate. Mastur est enrôlé de force, envoyé sur le front. Sur le champ de bataille, il se lie d'amitié avec Riad, jeune soldat Bagdadi. Mortellement blessé, Mastur fait promettre à Riad de veiller sur Zahra une fois la guerre terminée...